

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Littérature tropicale

Jean Larose

Volume 41, Number 5 (245), October 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32607ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Larose, J. (1999). Littérature tropicale. *Liberté*, 41(5), 88–92.

En toute liberté

JEAN LAROSE

LITTÉRATURE TROPICALE

Cette fois, c'est Bernanos contre Cuba aux plages éblouies, la soutane crottée de l'abbé Donissan qui châtie la mer caraïbe. Qu'est-ce que c'est pour ma fatigue, le ciel boueux de l'Artois !

Je me revois presque nu dans Mérida, les vingt ans dépenaillés de la misère indifférente, lisant Stendhal : *Promenades dans Rome*, racheté chez un brocanteur pour quelques pesos, sans doute un débris du temps où l'élite mexicaine était francophile.

Pour lire, je me traînais jusqu'au petit café d'une infâme ruelle du marché. Un marchand de journaux avait dressé son étal entre les détritibus tout frais — j'étais chasseur d'oranges, comme Rouletabille dans Marseille.

Cette surabondance de force immaîtrisée, qui fera l'artiste et me rendait ridicule ! Il me semble pourtant que je me taisais plus simplement qu'aujourd'hui, et même avec une espèce d'élégance qui transfigurait en oripeaux avantageux l'unique chandail et le jean en haillons. Pour lire, et un peu pour écrire (pas encore pour aimer), mon exaltation savait se concentrer.

Sous les doigts du pianiste, le plus triste nocturne de Chopin épanche ce matin la mélancolie — qu'exigeait Baudelaire sous l'ardeur devinée d'une femme pour la trouver belle. Pourquoi mêler au petit déjeuner *O sole mio* à des comptines de Schumann ? L'ambiance de fin de règne qui pèse sur cette île me rappelle la belle pourriture que j'aime, en 1948, dans un bar de Shanghai, avec

Clappique tâtant des entraîneuses, internationales comme les concessions.

Chaque hôtel à Cuba est une concession internationale dans le flanc du pays. Hier, passé le portail de l'hôtel, soulagé d'échapper aux allées soignées, au murmure argenté des jets d'eau, comme je marchais vers la petite plage populaire où j'ai repéré des rochers propices aux coquillages, cinq filles m'ont abordé en moins d'un kilomètre de route, pour s'offrir. La plus jeune n'a pas seize ans, son frère la protège, il en demande un t-shirt pour couvrir sa nudité sous le soleil de Fidel. Ce qu'il y a de bien à Cuba, c'est qu'il n'y a pas d'Américains. Mais le dollar venge son maître.

La misère crie dollar comme elle criait vengeance, à vingt ans, jetant Stendhal contre Mérida aux plaies ouvertes où ma pauvreté m'enfonçait un peu plus chaque jour.

Les pauvres qu'on a imprudemment instruits rêvent de révolution. À peine ont-ils lu quelques livres qu'ils s'empressent de théoriser la noblesse de leur atelier. Quand on n'a pas l'art, il ne reste que la philosophie pour venger la misère.

Je me rappelle le vendeur de journaux, gars de mon âge qui apprenait le français à l'Alliance française de Mérida. M'apercevant, chasseur de restes, il me demandait gentiment un peu de français. Il était si tendre dans sa misère, il ne savait pas qu'elle était sans espoir, qu'il était pour toujours prisonnier du sous-monde mexicain. Le français berçait son rêve, comme Stendhal ma dysenterie. « C'était comme, au travers d'une foule innombrable, ce bourdonnement qui prélude à l'étouffement total du bruit... » Entre deux piles de journaux, dans un vacarme de camions puants, je lui corrigeais une phrase ou deux, tout en furetant du coin de l'œil vers la banane pas trop pourrie négligée par les pauvres locaux. Lui, au moins, ne me méprisait pas d'être un riche appauvri (il

n'y a rien de plus humiliant que le mépris des misérables pour un nouveau pauvre).

Le mépris des nouveaux riches de maintenant pour la culture prouve qu'ils ont compris. « J'aime la littérature » est une phrase d'ouvrier qui aspire au salut par la révolution. Lisez Vallès, comme je l'ai lu à Lisbonne, l'année où ma sombre lévite me rendait bête de volupté. Guère d'esprit en reste que pour le petit Jules (quand le grand, Michelet je veux dire, attendait sur ma table, *peccato* !). L'étudiant, le bachelier, devra finir insurgé. Puis, une fois prononcés de sublimes aveux, après quelques minutes qu'un président de tribunal accorderait à la sensibilité publique, la sentence de mort. Il fut un temps où le condamné montait à l'échafaud volontiers pourvu que les gazettes en eussent parlé comme d'un homme lettré au-dessus de sa condition. Trop d'éducation, pas assez de fortune, voilà le criminel, voilà le révolutionnaire. Il assassinera sa maîtresse qui le trompe, la soldera pour un vieux tome, si le Parti ne lui confie une barricade ou ne l'élève au comité central.

C'est le nœud qui a lié si longtemps littérature et révolution. Le dégoût des clichés se poursuivait en haine de la société, comme dit Paulhan. Aujourd'hui, l'ordinateur prend le relais, à la différence que la machine fait jouir, quand le livre ne donnait qu'une joie gonflée d'espoir. Machiavel au Prince dirait aujourd'hui : faites les jouir sans repos, Seigneur, pour noyer leur espoir.

Oui, que de joies, et que d'espoirs aussi, quand je lisais Stendhal, par dédain de la *dolce vita* tropicale, et par manière de prendre parti pour la misère contre la paix. Pour l'enfer des pauvres, contre le paradis des touristes. Quelle pudeur, au fond : Montaigne à Puerto Vallarta, Saint-Simon à Guaymas, Proust dans la forêt de Quepos sous les lazzi des capucins qui piaillaient dans la ramée. Balzac encore, dont j'appelai au secours les raccourcis musculeux contre les lassantes étendues de l'Australie.

Et à Guaymas, une autre fois (car je reviens souvent aux mêmes bords désolés) pour opposer le Malraux de la guerre d'Espagne à la paix du Club Med ! Au fond, oui, le plus haïssable pour la littérature, c'est la paix dans l'injustice.

Peut-être parce que ma mère, quand elle pliait devant mon père, me disait pour sa défaite, « je préfère la paix à la justice » ?

Moi qui n'étais jamais allé en Italie, j'étais tout gratitude envers mon livre de soulever l'humidité intenable et me cacher que c'était de fange que je me nourrissais. Quand même, vivre, c'était bien, en dépit de mon vêtement déchiré qui détournait de moi les Américaines aux jambes blondes, et de la maladie de ventre qui faisait du jour et de la nuit mon interminable nausée. Ou peut-être la fièvre de mon regard qui cherchait dans le leur une douceur de sainte-thérèse transtibérine les épouvantait-elles ? J'aimais le mal de prendre mon temps chez les pauvres au lieu de rentrer dans mon pays riche pour me soigner !

J'écrivis un premier essai, sur le français québécois et la tentation dangereuse d'en faire une langue, à part entière, comme on dit si mal. Je réunis mes derniers pesos pour l'envoyer par la poste au directeur du *Jour*, qui ne publia pas, ne lut sans doute même pas cette prose enfiévrée dont le sujet m'avait été fourni par un compatriote de rencontre : ébloui à l'Ambassade du Canada à Mexico par la supériorité « naturelle » de l'anglais, il avait décidé de démissionner du français. C'était un temps d'illuminations vulgaires.

Tentation de la sainteté, pour le français, pour la misère ! « Un ferme bon sens, une fois certaines bornes franchies, va jusqu'au bout de son délire. »

Il faut vaincre le silence du soleil pour parler. Dilatation de la charité, humilité souveraine d'une parole vraie comme le silence. Le but de toute mon entreprise.

Au dîner, ce soir, à ma demande, l'orchestre a joué *Tu querida presencia*. Existe-t-il une mélancolie révolutionnaire? Je ne l'imagine pas en Russie, faute de palmiers éternels. Ô les cimes décourageantes et art déco, où le cœur fléchit *quand même* au souvenir des espoirs et du courage de jadis! Qu'importe les réalités de maintenant? C'est vraiment la plus belle chanson du monde, celle qui se lamente sur la mort du Che! Sans doute, c'est sa mort, c'est la mienne, la perte de mes nippes patiemment conquises, qui rendent si bouleversante cette complainte! « Ici s'arrête la clarté et nous entrons dans la nuit », ah, un pauvre qui me parle un langage biblique me tirera toujours des larmes! « Ce n'est pas la présence, et quelque chose de plus que le souvenir. »